

ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an	30 fr.
Six mois	16
Trois mois	8
Poste :	
Un an	35 fr.
Six mois	18
Trois mois	10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;

A PARIS,
Chez MM. RICHARD et C^{ie},
Passage des Princes.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . .	20 c.
Réclames, —	30
Faits divers, —	75

RÉSERVES SONT FAITES :

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;

A PARIS,
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et C^{ie},
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

15 Septembre 1873.

Bulletin politique.

Le dernier mandement de M^r l'archevêque de Paris, où la question romaine est traitée avec une brièveté si puissante, a fort irrité les démagogues de France et d'Italie, et causé un vif déplaisir au Quirinal. Le gouvernement italien n'a pas permis la libre circulation de cette concluante et irréfutable parole, mais, en dépit du bâillon de la presse catholique de Rome, le mandement de notre archevêque sera connu de la Péninsule comme de tous les pays. Il n'est aujourd'hui au pouvoir d'aucun César de tenir captive la parole épiscopale.

S'il était possible de douter encore du caractère antichrétien de la Révolution, on serait pleinement éclairé par la façon dont elle défend l'invasion de Rome.

La Révolution a obtenu bien des succès depuis quatre-vingt ans, mais rien ne lui a paru meilleur et plus doux que la Papauté prisonnière chez elle ; rien ne lui plaît comme le Saint-Siège insulté, traqué, humilié. Il lui semble qu'elle atteint la vérité, qu'elle la diminue et qu'elle est en voie de l'anéantir.

L'effet est tout autre ; ce qui se passe en France l'atteste assez haut, mais l'occupation de Rome par les ennemis de notre foi console la Révolution de la douleur que lui cause le spectacle du mouvement chrétien.

Voilà pourquoi elle veut que cette occupation criminelle se prolonge et pourquoi elle a des colères contre ceux qui prophétisent la chute de cette monstrueuse domination.

Nos radicaux trouvent que des actes tels que le mandement de l'archevêque de Paris sont déplorables parce qu'ils détachent de la France « un grand peuple ami, » et qu'ils nous enlèvent un utile allié.

Ils oublient, ou plutôt ils savent bien que l'ingratitude des Italiens a déjà dix ans de date, que celui à qui ils devaient tout était déjà en 1863 livré aux outrages publics, que nos désastres en 1870 n'ont été pour eux qu'une heureuse occasion de violer les traités, qu'ils ont illuminé à chacune de nos défaites, et que ces Italiens, qui ont vécu de notre sang et de notre or, n'ont cessé, depuis quatre ans, de se prosterner aux pieds de notre vainqueur.

Qu'on ne vienne donc pas nous dire que notre fidélité au Pape et à ses droits a fait tout le mal. Le mal, c'est l'unité italienne, œuvre de la Révolution ; le mal, c'est le trouble immense de la conscience catholique sur la terre ; le mal, c'est l'agrandissement d'un Etat qui a profité des forces que nous lui avons données pour s'entendre avec notre ennemi.

Nos évêques ne disent rien de plus aujourd'hui qu'ils ne disaient en 1860 ; leurs plaintes et leurs protestations ne sont pas d'hier, elles ne s'arrêteront pas. Le malheur des temps conseille à notre gouvernement une politique prudente, mais l'âme des catholiques ne se taira pas, et l'archevêque de Paris a buriné notre pensée à tous dans ces lignes : « L'Italie s'est promise une tranquille possession que le monde chrétien ne lui concèdera jamais. »

MONSIEUR, MADAME ET PAS DE BÉBÉ.

Une conversation de M. Thiers.

Nous venons de lire dans le *Journal de Genève* le récit extrêmement piquant d'une conversation que M. Thiers et M^{me} Thiers auraient eue tout dernièrement avec deux Alsaciens, que la feuille genevoise désigne par les initiales peu transparentes : A. S. K. et O. S.

A moins que M. Guyot-Montpayroux ou M. Lemercier de Neuville, qui sont très-habiles à contrefaire le langage et le parler de M. Thiers, n'aient inventé cette conversation, elle a tous les signes extérieurs de l'authenticité.

Il semble, en la lisant, qu'on l'entende sortir de l'organe grêle du personnage que le *Journal de Genève* fait parler.

La scène se passe au pied ou sur les flancs du Righi (*Rigidus mons*, montagne isolée du canton suisse de Schwytz, entre les lacs de Goldau, de Zug, de Lowerz et des Quatre-Cantons ; 4,850 mètres au-dessus du niveau de la mer ; du sommet, on jouit d'une perspective très-étendue.)

A. S. K. et O. S. abordent M. Thiers et M^{me} Thiers, à leur descente du Righi, les complimentent ; et A. S. K., qui paraît être la forte tête, adresse à M. Thiers, pour entrer en conversation, le point d'interrogation suivant :

— Etiez-vous déjà venu au Righi, monsieur Thiers ?

M. Thiers. — Oui, il y a vingt-quatre ans. Mais je n'ai pas fait l'ascension alors. Il a fallu que je prisse des cheveux blancs et des rhumatismes pour pouvoir grimper là-haut. (Toujours de l'esprit !)

A. S. K. — Avez-vous observé la disposition géologique du pays ? (A. S. K. sait la géologie, ma sœur !)

M. Thiers, qui connaît la politique mieux que le cardinal de Richelieu, les finances mieux que le baron Louis, la guerre mieux que Napoléon, l'histoire naturelle mieux que Cuvier, tout mieux que tout le monde, et la géologie mieux que A. S. K., répond avec un petit mouvement d'épaules :

« Oh ! je la connaissais de longue date par l'ouvrage d'Elie de Beaumont. Ce sol est composé de couches qui sont de formation récente. »

A. S. K. tressaille à cette hérésie géologique. Il paraît que A. S. K. est un savant. A. S. K. se sent élevé soudainement, par la supériorité de sa science, à la hauteur du libérateur du territoire. Son ton respectueux devient, d'une inflexion, plus familier.

« Pardon, fait-il observer, cher collègue (il est de l'Institut, ma sœur !), ces couches, comme l'indique leur composition simple et grossière, sont d'une époque tout-à-fait ancienne. »

Il fallait corriger le mauvais effet de cette petite leçon, avant de poursuivre l'entretien.

A. S. K., avec le sourire gracieux et la légèreté d'esprit qui distinguent les géologues et les algébristes, se hâte d'ajouter, en minaudant délicieusement :

« Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre ; les nouvelles couches ne sont pas toujours les plus mauvaises, ni les plus anciennes les meilleures. »

Et pendant que A. S. K. savoure un rire de satisfaction, M. Thiers s'écrie vivement :

« Oh ! les anciennes couches ! En ce moment, par exemple, en France, elles sont bien mauvaises, bien aveugles ! »

M. Thiers s'arrête suffoqué à ces mots. Le

souvenir de son hôtel démoli par les anciennes couches sociales, et de ses collections d'objets d'art pillées par M. le duc de Laroche-foucauld-Bisaccia et ses collègues de la droite, répand un nuage de tristesse dans son esprit.

Qui est-ce qui est, au contraire, plus excellent et plus éclairé qu'un homme issu des nouvelles couches sociales ?

Au lieu de dévaster les propriétés de M. Thiers, au lieu de promener le pétrole et le massacre dans Paris, les nouvelles couches sociales versent un million et cinquante mille francs dans la tirelire de M. Thiers, et nettoient Paris de ses immondices et de ses ruines.

Aussi M. Thiers porte les nouvelles couches dans ses entrailles. Les anciennes couches sont trop mauvaises et trop aveugles !

« Oui, monsieur Thiers, réplique le bon A. S. K., et bien ingrates, » poursuit-il pour calmer par un peu de baume le cœur ulcéré du libérateur du territoire.

Le pas était fait. M. Thiers, M^{me} Thiers, A. S. K. et O. S. étaient sur le terrain de la politique.

M. Thiers reprend :

« Non, non, croyez-le, cher monsieur A. S. K., les anciennes couches ne sont pas ingrates ; cette qualification ne leur convient pas. La majorité s'est montrée irritée et passionnée comme une femme. Il lui en a coûté de me quitter. (Bel Adolphe !) J'y ai compté, j'y vais compter encore un grand nombre d'amis ; ils sont venus, avant le 24 mai, me voir l'un après l'autre, et m'ont prêté leur déflection, si je ne céda pas sur l'instruction publique. Fâcher mon ami Jules Simon, mettre à sa place un de messieurs les pèlerins, c'eût été une action méprisable. Eh bien ! je l'aurais sacrifié, malgré ma répugnance, si la libération du territoire n'avait pas été assurée. J'aurais commis cette faute pour pouvoir rendre ce service. Car M. de Bismarck n'a consenti à faire la paix qu'avec moi. Mais la paix était signée ; je secouai le joug qu'on voulait m'imposer, parce que je le trouvais odieux et ridicule. »

O. S., qui avait observé jusque-là de Conrad le silence prudent, et qui n'avait pas l'air de bien comprendre l'aigreur de M. Thiers contre les anciennes couches, glisse sa réflexion à ce point de la conversation : « Grand malheur pour la France, exclame ce Prudhomme, car la voilà devenue la proie des partis. »

La France est en train d'être dévorée, depuis que le petit bourgeois, le Jules Simon, le A. S. K. et le O. S. ne la croquent plus.

Heureusement pour les nouveaux rongeurs, le petit bourgeois a sauvé le plus gros morceau de la France des mâchoires de M. de Bismarck ; car si le petit bourgeois, qui plaît par ses ronrons à l'ours du nord, ne s'était pas rencontré comme par miracle au mois de février d'il y a deux ans, M. de Bismarck aurait avalé ce pays d'un seul coup.

M. de Bismarck ne voulait faire la paix qu'avec M. Thiers, na ! Sans M. Thiers, pas de paix. Sans M. Thiers, plus de France. Grand Bismarck ne s'est retiré que pour faire plaisir à petit Thiers. Brave cœur de Bismarck ! Séducteur de Thiers !

Il y a bien du mal fait depuis le 24 mai, au dire de Joseph O. S. ; mais M. Thiers estime que la situation n'est pas désespérée. « Les prétentions du comte de Chambord et les concessions énormes du comte de Paris » ramèneront beaucoup de libéraux au giron thiériste.

« Aujourd'hui, continue le causeur du Righi, il faut de la sincérité. C'est la meilleure finesse. M. de Bismarck nous le prouve ! Ainsi, moi, quand j'étais au pouvoir, j'étais tout-à-fait sincère. Il y a des meneurs qui se sont tournés contre moi après m'avoir beaucoup trop flatté, parce que je n'avais pas à leur donner des préfectures, des ambassades, des charges plus ou moins brillantes. Oh ! si j'avais voulu faire des destitutions en masse en faveur des classes dirigeantes, leurs votes m'étaient acquis. Mais je n'ai voulu gouverner (pour ne pas faire de la peine à ce pauvre ami Jules Simon) ni avec des hommes de parti ni avec des hommes d'intrigues. Ainsi j'ai choisi Goulard, malgré ses accointances avec la droite (admirable !). Il avait du talent, il plaisait aux Allemands. Aussi Goulard m'a-t-il conservé une vive reconnaissance. »

M^{me} Thiers interrompt là le libérateur du territoire : « Vous êtes bon, vous trouvez toujours moyen d'excuser le monde ! ! ! »

Le *Journal de Genève* a l'indiscrétion peu galante de faire intervenir M^{me} Thiers dans l'entretien du Righi. Il aurait rapporté aussi fidèlement les paroles du Bébé, si M. Thiers avait eu un Bébé.

Ah ! si M. Thiers avait eu un fils ! S'il avait eu seulement une fille ! il aurait pu la marier avec M. Jules-Barthélemy Saint-Hilaire, ou M. Grégory Gánesco, ou M. Gabriel Hugelmann, et il aurait fondé la dynastie des Illustriquet-Foutriquet. Mais le Ciel et la nature se sont coalisés contre lui, comme les anciennes couches sociales le 24 mai. Et si mal traité par les anciennes couches sociales, par la nature et par le Ciel, M. Thiers est fort dégoûté de toutes ces vieilles choses.

Son dernier mot à A. S. K. et à O. S. a été, au rapport du *Journal de Genève*, qu'il n'y avait plus rien de bon que la République (ce qui donnerait une pierre idée du reste) et qu'il n'y avait pas de République en dehors de ses lumières.

Puis il a tendu sa main gauche à A. S. K. et à O. S., sa main droite étant nouée par un rhumatisme ; et les échos du Righi ont cessé de répéter les flatteries de A. S. K., les admirations de O. S., les plaintes zigras de M. Thiers, les boutades sombres de M^{me} Thiers ; et Illustriquet a gagné sa retraite, les mains derrière le dos, radotant tristement sur la décadence des vieillards et sur leurs liaisons honteuses avec les nouvelles couches sociales. (Paris-Journal.)

Chronique générale.

M. Leroy-Beaulieu publie dans le *Journal des Débats* un article relatif au mode de nomination des maires, que nous nous permettrons de trouver excellent. On ne saurait défendre une cause plus juste par de meilleurs arguments.

« Or, les pouvoirs des maires sont dix fois plus étendus en France que partout ailleurs : ces fonctionnaires, ces magistrats, ces mandataires, comme on voudra les appeler, ont d'abord des attributions qui, dans les autres pays, appartiennent aux agents directs du pouvoir central, et notamment aux commissaires de police ; en outre, ils ont en propre, pour la direction des affaires municipales et des intérêts locaux, des pouvoirs qui, ailleurs, appartiennent, soit au conseil municipal lui-même, soit à

des commissions permanentes de ce conseil, soit à divers corps spéciaux élus ou nommés pour une besogne déterminée.

» Dans aucun pays du monde on n'a accumulé dans les mêmes mains une aussi grande diversité d'attributions que celles qui sont confiées en France aux maires des communes de 100 ou de 200 habitants.

» Ce qui jusqu'ici a rendu supportables ces pouvoirs des maires, c'est que ces fonctionnaires étaient dans la dépendance du gouvernement central, qui peut avoir bien des vices et bien des torts, mais qui est exempt de l'esprit de coterie et qui reste d'ordinaire étranger aux dissidences intestines dont chaque commune est le théâtre.

» Dans presque tous nos villages, ou du moins dans un grand nombre d'entre eux, il y a des Capulets, des Montaignus.

» Supposez le maire élu, soit par le suffrage universel, soit par un conseil restreint, qui sort lui-même du suffrage universel, il est bien probable que ce maire sera le plus violent et le plus ardent des Capulets ou le plus ardent et le plus violent des Montaignus.

» Si le maire, au contraire, est désigné par le pouvoir central, il est probable qu'il n'appartiendra à aucune des factions ou qu'il sera l'un des membres les plus modérés de l'une de ces factions.

» Nulle part au monde l'on n'a songé à faire élire des magistrats omnipotents comme le sont nos maires. En général, on est trop porté à abuser de l'élection en France.

» Naguère, en face des armées disciplinées des Prussiens, nous faisons élire par leurs soldats les officiers de la garde mobile. Dans un temps plus éloigné, il nous est arrivé de faire élire les juges par les justiciables.

» Aujourd'hui nous usons du procédé de l'élection pour des magistrats qui sont des agents du pouvoir central, qui ont les attributions d'officiers de police judiciaire, et qui naguère encore étaient juges de simple police.

» Tout cela est déraisonnable. Ce n'est pas du *self-government*, c'est de la confusion, de l'anarchie et de la tyrannie en même temps. Il faut ou réduire des trois quarts les pouvoirs des maires, ou faire nommer ces magistrats par le gouvernement.

» C'est par de tout autres voies que l'on arrivera à la véritable décentralisation, régime bienfaisant dont on est tellement éloigné en France, que la plupart de ceux qui le prônent ignorent en quoi il consiste.

Plusieurs correspondances de la France-Comté annoncent que la frontière suisse, du côté de Gex, de Belley et de Nantua, est constamment explorée par des étrangers, que l'on croit être des Allemands.

M. Gambetta voyage en ce moment à l'étranger; il va faire visite aux frères et amis en villégiature au-delà de la frontière. L'homme des « nouvelles couches sociales » vient d'arriver en Hollande, après avoir passé quelques jours à Bruxelles, puis à Anvers. Les journaux belges nous apprennent que pendant tout le temps de son séjour à Bruxelles M. Gambetta a été filé comme un simple pick-pocket par la police belge, et que l'hôtel où il était descendu n'a pas cessé d'être surveillé. M. Gambetta est allé conférer, entre autres, avec son ami Ranc, aujourd'hui complètement remis de sa blessure, et qui habite Mouscron.

M. Paul de Cassagnac reçoit les compliments bien mérités des révolutionnaires italiens. Voici ce qu'on lit dans la *Nazione*:

« Un changement de langage très-sensible s'est produit dans la presse bonapartiste vis-à-vis de l'Italie depuis que la fusion a paru ranimer quelques espérances. Le *Pays* principalement, par l'organe de M. Paul de Cassagnac, qui jadis était peu tendre pour nous, devient aujourd'hui notre défenseur. »

En d'autres termes, par dépit de l'union des princes, M. Paul de Cassagnac et les bonapartistes renient les intérêts de la France. C'est un compliment italien dont nous ne leur faisons pas compliment.

Nous trouvons dans l'*Indépendant* de Montargis quelques détails rétrospectifs sur l'arrivée du maréchal de Mac-Mahon dans cette ville.

Le maréchal, en arrivant à Montargis, est descendu au buffet de la gare. Le secret avait été si bien gardé et l'incognito si strictement conservé, que le maréchal a pris son r pas dans la salle commune du buffet, au milieu de tous les voyageurs, sans qu'aucun d'eux se doutât qu'il dînait en compagnie du Président de la République.

Le maréchal est reparti par le même train d'où il est descendu à la gare de Solterres, où l'attendait une voiture qui l'a conduit à sa propriété de la Forêt.

Le maréchal était accompagné de son secrétaire particulier et d'une autre personne.

On lit dans le *Français*:

Un journal allemand a reçu d'un de ses correspondants le récit d'une conversation que ce personnage prétend avoir eue avec M. Thiers.

Dans cette conversation, l'ancien président se serait exprimé en termes presque injurieux à l'égard des députés qui, dans le sein de l'Assemblée, défendent la cause monarchique.

La *Gazette des postes d'Augsbourg*, appréciant cette correspondance, dit qu'« il faut que les radicaux jugent bien mal M. Thiers pour lui attribuer de pareils propos contre ses adversaires politiques. »

La même *Gazette des Postes*, dans son numéro du 5 septembre, dit que « si l'ancien président a voulu exploiter les radicaux pour sa petite République, ceux-ci, à leur tour, veulent utiliser M. Thiers pour leur grande démagogie... »

« Voilà — ajoute le journal allemand — la triste comédie dont le premier acte s'est joué à Belfort, et qui repose sur une exploitation honteuse du patriotisme ! »

Le *Journal officiel* annonce en ces termes l'évacuation de Verdun:

« L'évacuation de Verdun par les troupes allemandes a eu lieu ce matin. Deux bataillons du 74^e de ligne ont fait leur entrée dans la ville, et ont reçu de la population l'accueil le plus sympathique. »

Les feuilles radicales et les anciens officiers de M. Thiers prétendent que le départ des Prussiens a été salué par les cris unanimes de: Vive la République! vive M. Thiers! De la France pas un mot, et cependant c'est le cri de: Vive la France! qui dominait dans la légitime expansion des Verdunois. Nous sommes heureux de le constater.

Jeudi dernier, en l'absence du gouverneur général de l'Algérie, le gouvernement a reçu d'un haut personnage une dépêche réclamant, comme une mesure nécessaire, la mise en état de siège immédiate.

Le même jour, était rendu le décret relatif au Tell algérien, qui a paru au *Journal officiel*.

Nous trouvons dans un journal financier hebdomadaire: le *Rentier*, un raisonnement en chiffres qui vient singulièrement à l'appui de la thèse conservatrice soutenue par le *Paris-Journal*:

« De tout temps, du reste, à toutes les époques et sous tous les régimes, la Bourse a toujours manifesté les mêmes tendances, le même esprit et le même désir d'ordre, de conservation.

» En 1797, le 5 0/0 est à 7 fr., sept francs! en 1804, lorsque l'Empire fut établi, le 5 0/0 vaut 60 fr. Le 29 mars 1814, avant-veille de la capitulation de Paris, le 5 0/0 est coté 45 fr.

» Louis XVIII monte sur le trône: le 5 0/0 fait 80 fr. Le 29 août 1814, on apprend le retour de Napoléon de l'île d'Elbe: de 65 fr., le 5 0/0 remonte à 74 fr., tombe à 53 fr. la veille de Waterloo, et se relève à 60 fr. le 22 et 66 fr. le 30 juin; quelques jours après ce désastre, Louis XVIII revient: cours du 5 0/0, 70 fr.

» Après la révolution de 1830, le 5 0/0 débute le 5 août 1830 (jour de l'ouverture de la Bourse), à 102 fr. 50, en hausse de 3 fr. 50.

» Des troubles politiques éclatent en 1834: le 4 août le 5 0/0 ne fait plus que 80.

Le calme renait; la Bourse est convaincue de la politique pacifique du roi Louis-Philippe: le 5 0/0 atteint, le 5 mars 1844, le cours de 120 fr. 30, cours qu'il n'atteindra plus.

» Le 23 février 1848, veille de la Révolution, le 5 0/0 est encore à 116 fr. 40: le 5 avril le 5 0/0 est à 50 fr. Au 2 décembre, il fait 89 fr. 10.

» L'Empire est proclamé: le 7 janvier 1852, le 5 0/0 fait 106 fr. 50 et le 3 0/0, 86 fr.

» Arrive 1870 et avec elle la guerre, la révolution du 4 septembre: l'Empire est tombé: cours du 5 0/0, 50 fr. 80.

» Que conclure encore de tous ces chiffres, qui sont, pour ainsi dire, le miroir fidèle de tous les événements politiques qui se sont accomplis en France, depuis le commencement de ce siècle?

» C'est que, nous le répétons encore, la Bourse est conservatrice, et redoute les changements de gouvernements, les crises, l'inconnu.

» Ces chiffres, s'ils sont l'enseignement du passé, peuvent être aussi, pour nous, un enseignement pour l'avenir. »

RECONSTRUCTION DES TUILERIES.

On lit dans le *Courier de Paris* la curieuse note suivante:

Le *Figaro* consacrait il y a quelques jours ses trois premières colonnes à un article ayant pour titre: *La reconstruction des Tuileries*. Cet article, où des détails intéressants abondent aussi bien que les pensées ingénieuses et justes, avait cette conclusion: qu'il faut reconstruire les Tuileries.

Déjà M. de Villemessant — l'homme aux combinaisons heureuses — avait indiqué le moyen pratique de cette reconstruction, en proposant d'ouvrir des souscriptions. Le spirituel directeur du *Figaro* disait avec raison que puisque les dignitaires, officiers et chevaliers de la Légion-d'Honneur avaient pu trouver dans leurs rangs la somme nécessaire à la reconstruction de leur palais, les monarchistes, infiniment plus nombreux, fourniraient facilement les millions qu'exigera celle de l'antique demeure de nos rois.

C'était là un insigne honneur pour les monarchistes, mais nous préférons à l'idée de M. de Villemessant, celle de l'auteur de l'article du 1^{er} septembre, M. Alfred d'Aulnay, comme n'ayant pas le caractère exclusif de la première.

Il semble en effet naturel que les républicains aient hâte d'effacer jusqu'aux dernières traces des actes de vandalisme commis par des hommes se qualifiant du même titre politique qu'eux.

Les légitimistes n'ont pas oublié que Napoléon rendit leur relief aux fleurs de lys du Louvre; les orléanistes se souviendront que ce palais leur fut largement ouvert lorsqu'il était la demeure de la famille royale de Louis-Philippe; et les bonapartistes se rappelleront, que le père des princes d'Orléans plaça la statue de Napoléon-le-Grand sur la colonne Vendôme et ses cendres sous le dôme des Invalides.

Tous les partis ont donc un devoir à remplir envers le palais des Tuileries; tous doivent être jaloux de contribuer à le relever de ses ruines; mais si, par impossible, les bonapartistes et les républicains déclinaient l'honneur qui leur est fait, nous ne voyons pas pourquoi les royalistes ne les prendraient pas pour eux seuls. Ils trouveraient là une excellente occasion de se compter. Aux millions qu'ils donneraient on pourrait mesurer leur importance, et de cet examen sortirait la résolution qui semble nous manquer, par instants, de rétablir le trône en même temps que le palais qui l'abritait.

Il y aurait en un mot, dans le fait de cette souscription, une démonstration politique et patriotique tout à la fois.

Il y a de quoi rire, en présence de cet éclectisme.... monumental.

Nouvelles militaires.

Les chefs-lieux des quatre commandements régionaux qui entoureront Paris et fourniront chacun une division à la capitale sont décidément fixés comme il suit: le Mans — Rouen — Compiègne — Fontainebleau.

On a longtemps hésité entre Compiègne et

Amiens; c'est finalement Compiègne qui l'a emporté.

Parmi les généraux destinés à des commandements de corps d'armée régionaux, on cite les commandants actuels des corps de l'armée de Versailles: MM. Bataille, Montaudon, Douai, Clinchant, le gouverneur de Paris, général de Ladmirault, qui conservera sa position; les généraux Forgeot et Princeteau, de l'artillerie; le général Espivent de La Villeboisnet, actuellement à Marseille; le général Letellier-Valazé, commandant la division de Rouen; Mgr le duc d'Aumale, le général d'Aurelles de Paladines; le général Garnier, commandant la 2^e division du 5^e corps; le général Chanzy, en Algérie; le général Grenier, le général Bourbaki, actuellement à Lyon; le général Ducrot, en ce moment à Bourges.

On remarquera que, de tous ces généraux, pas un seul ne sort de la cavalerie.

Le maintien du capitaine adjudant-major et du capitaine en second dans la cavalerie est décidé. Dans l'infanterie, le capitaine adjudant-major est supprimé: ses fonctions seront confiées au plus ancien lieutenant du bataillon.

Les manœuvres d'automne ont commencé pour l'armée de Versailles et s'exécutent cette année avec plus de précision encore que l'année dernière. Ces opérations, inconnues dans l'armée française avant la guerre, excepté à Châlons et à Lannemezan, ont une utilité considérable pour les officiers supérieurs et généraux dont elles forment le coup-d'œil tactique et la décision sur le terrain.

Les manœuvres d'automne se pratiquent en Prusse, en Italie, en Russie, en Autriche, sur un beaucoup plus grand pied qu'en France. En Allemagne, en particulier, où il est plus facile que chez nous de trouver de vastes landes incultes et où l'on ne craigne point d'endommager les récoltes, les grandes manœuvres sont pour les généraux une école pratique fort goûtée et qui a donné les manœuvriers que nous avons pu voir agir dans la dernière campagne de France.

A la guerre, la pratique est aussi nécessaire que la théorie: cette vérité est reconnue de tout le monde en France, mais cependant fort peu suivie. Il faudrait pourtant ne pas se contenter de connaître ce qui est bon, mais encore le suivre et le pratiquer.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Les ingénieurs de la compagnie de l'Ouest sont, paraît-il, à Angers, et s'occupent de tracer la ligne du chemin d'Angers à Laval, dans la partie comprise entre le boulevard Ayrault et le pont projeté du viaduc sur la Mayenne.

La presse angevine compte un nouvel organe qui en est déjà à son sixième numéro. La nouvelle feuille a pour titre: *Les Petites Affiches de la Sarthe et de Maine-et-Loire*.

C'est un journal hebdomadaire dont le directeur est M. Tendron fils, assure-t-on.

ECOLE DE SAINT-CYR.

Les examens d'admission pour l'École militaire de Saint-Cyr ne sont pas encore complètement terminés. Il reste environ 280 candidats à examiner.

La liste d'admission paraîtra le 10 octobre. Jusqu'à ce qu'elle soit publiée, la plus grande discrétion est prescrite par M. le général Renson dans les bureaux du ministère.

Nous savons cependant que le fils du maréchal de Mac-Mahon a été déclaré admissible.

UN REMARQUABLE DISCOURS MILITAIRE.

M. le général Montaudon, commandant en chef du 1^{er} corps d'armée et inspecteur général des Ecoles militaires de Saint-Cyr et de La Flèche, a prononcé, ces jours derniers, à la distribution solennelle des prix du *Prytanée militaire*, un discours que nos lecteurs nous sauront certainement gré de placer sous leurs yeux. Il serait à souhaiter que de telles paroles, dont la précision égale

la fermeté, fussent plus souvent adressées à la jeunesse de l'Université :

..... Comme nous tous, mes jeunes amis, vous avez ressenti les tristesses de nos désastres..... eh bien, dès maintenant, soyez convaincus que, pour arriver à des destinées meilleures, l'apathie physique et morale, les vœux stériles, une agitation bruyante seront toujours inefficaces. Ce qu'il vous faut, c'est réagir contre les deux vices qui rendent infructueuses nos meilleures qualités et qui se rencontrent dans les écoles aussi bien que dans le monde : l'insouciance et la légèreté de caractère !...

Votre intelligence, mes jeunes amis, est assez développée pour se rendre compte des sérieux devoirs qui s'imposent à votre patriotisme...

Aussi, dès à présent, gardez-vous d'écouter les discours des sceptiques, ces flatteurs de vos passions qui vous parlent sans cesse de vos droits et jamais de vos devoirs. Ces ambitieux déclassés sont vos plus dangereux ennemis et le fléau de leurs compatriotes.

A ce propos, mes jeunes amis, écoutez ce qu'un illustre penseur disait à la société romaine, sous le bas empire :

« Tout cède à l'inévitable loi de la décadence : la société romaine s'écroule sous le poids de ses vices ; plus de mœurs, plus de vertus civiques, plus de religion publique ni domestique ! Tout est moqué, bafoué, nié, démolit pièce à pièce, par de beaux esprits adorateurs de la stupide matière, par des fanfarons d'athéisme, par des railleurs du Tartare et de la justice divine !

» Et, pendant ce temps, les barbares franchissent les frontières de l'empire, et fondent de tous côtés sur les provinces. Alors, les harangueurs de s'enfuir, tandis que, partout, le soldat lutte courageusement contre le Germain, le Goth, le Vandale, jusqu'à ce que, accablé par le nombre, il s'ait enfin forcé de se replier, ce qu'il fait en bon ordre, comme aux beaux jours de Rome, en invoquant Jupiter Stator ! *Il n'y a plus que le soldat qui croie à Dieu ; on le voit encore livrer de beaux combats, et c'est lui qui couvre de son corps les biens et les personnes de tant de citoyens à langues intrépides et aux pieds légers !* »

Ne dirait-on pas que ces paroles, empruntées à un témoin attristé de ces événements lamentables, ont été écrites hier pour flétrir les discours démocratiques à langues intrépides et aux pieds légers, qui haranguent et s'enfuient toujours ?

ABATTOIR.

ÉTAT des viandes abattues et livrées à la consommation du 16 août au 12 septembre.

N. D'ORDRE.	NOMS des BOUCHERS et CHARCUTIERS.	BOEUF.		VACHES.		VEAUX.		MOUTONS.			
		1 ^{re} qual.	2 ^e qual.	1 ^{re} qual.	2 ^e qual.	1 ^{re} qual.	2 ^e qual.	1 ^{re} qual.	2 ^e qual.		
BOUCHERS											
MM.											
1	Remare.	3	1	4	1	11	33	32	21	86	11
2	Yessier.	1	1	4	13	3	8	43	41	39	»
3	Touchet.	»	»	2	3	11	4	3	22	11	36
4	Goblet.	»	»	»	»	»	»	»	6	4	»
5	Corbiveau.	3	2	1	10	3	12	50	29	59	»
6	Laigle.	»	»	3	5	»	5	17	11	18	»
7	Prouteau.	1	»	3	»	»	13	13	12	»	»
8	Chalot.	3	»	3	8	1	13	38	23	44	»
9	Pallu.	1	»	»	5	1	3	33	9	39	1
10	Groleau.	»	»	»	3	»	1	13	9	10	»
CHARCUTIERS.											
MM.											
1	Datour.	»	»	»	»	»	»	»	8	21	»
2	Baudoin.	»	»	»	»	»	»	»	»	4	»
3	Baudoin-R.	»	»	»	»	»	»	»	7	24	»
4	Brunet.	»	»	»	»	»	»	»	2	7	»
5	Vilgrain.	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»
6	Sanson.	»	»	»	»	»	»	»	5	7	»
7	Sève.	»	»	»	»	»	»	»	4	13	»
8	Moreau.	»	»	»	»	»	»	»	3	21	»
9	Cornilleau.	»	»	»	»	»	»	»	»	9	4
10	Rousse.	»	»	»	»	»	»	»	»	11	»
11	Raineau.	»	»	»	»	»	»	»	»	4	12
12	Goblet.	»	»	»	»	»	»	»	»	6	»
13	Ruau.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
14	Blain.	»	»	»	»	»	»	»	»	5	»

Publications de mariage.

Emile-Etienne de Lasolais, négociant, de Lémeré (Indre-et-Loire), et Marie Courtois, sans profession, de Saumur.

Louis-Charles Chédevergne, pharmacien de 1^{re} classe, et Adèle Bourgeois, sans profession, tous deux de Saumur.

Charles Juteau, jardinier, et Louise Luzé, jardinière, tous deux de Saumur.

Marie-Arsène Camille Valpesnil-Bonin, clerc de notaire, et Marie Pichery, sans profession, tous deux de Saumur.

Faits divers.

Un incendie, dont les conséquences sont épouvantables, s'est déclaré mercredi matin, vers trois heures, dans la maison de M. J.-B. Delmotte, fabricant de chaises de jardin, rue d'Angleterre, à Lille.

Cette maison, composée de quatre étages, n'avait que 3 mètres de large sur 6 mètres de long, sans cour, sans jour, excepté sur la rue d'Angleterre. Elle était très-légèrement bâtie, ce qui a singulièrement favorisé l'activité de l'incendie.

Le feu ayant commencé dans la cuisine basse servant d'atelier, se communiqua rapidement au rez-de-chaussée.

Un passant donna l'éveil aux habitants de la maison et du quartier.

Malheureusement, l'escalier qui se trouve au fond de la maison avait été détruit, et tous les habitants avaient la retraite coupée. Quand ils s'en aperçurent, une seule ressource restait, c'était de sauter par les fenêtres.

M. Delmotte, âgé de quarante-neuf ans, et sa fille, âgée de vingt ans, se précipitèrent du premier étage qu'ils occupaient. Ils n'ont reçu que quelques blessures légères.

Léon Bailleux, âgé de vingt-huit ans, cartonnier, qui occupe le second étage, s'est également précipité dans la rue. Il s'est brisé le pied. Sa femme, âgée de vingt-quatre ans, et son fils Léon, âgé de neuf mois, ont été trouvés complètement carbonisés.

Au troisième étage habitait Marie Vicoigne, femme Roux, âgée de 27 ans, séparée de son mari. Elle s'est jetée par la fenêtre et a été relevée avec une cuisse et la colonne vertébrale brisées. Son état est désespéré.

Le quatrième étage était occupé par A. Libert, âgé de 21 ans, cocher, et Louise Gabiau, cuisinière, âgée de 22 ans. Celle-ci, avec un sang-froid et une audace rares, s'est suspendue à la gouttière, a gagné ainsi la maison voisine, et put être sauvée. Libert se précipita dans la rue où il se fractura le crâne. Il est mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

Une intéressante statistique nous donne les renseignements suivants sur la consommation du tabac en France.

Les départements qui consomment le plus de tabac à fumer sont :

Le Pas-de-Calais, les Bouches-du-Rhône, la Seine, le Var, le Haut-Rhin, le Bas-Rhin (de notre chère Alsace), le Rhône, la Seine-et-Oise.

Ceux qui en consomment le moins sont : L'Aveyron, la Charente, la Dordogne, le Tarn, l'Ariège, les Deux-Sèvres, la Savoie, la Corrèze.

Les départements qui prennent le plus sont :

La Seine-Inférieure, la Seine-et-Oise, l'Eure et les Bouches-du-Rhône.

Ceux qui prennent le moins sont :

La Haute-Savoie, les Pyrénées-Orientales, la Charente-Inférieure, l'Aude, la Charente.

On lit dans le *Journal de Chartres* :

« Deux singuliers procès vont être jugés prochainement par le tribunal correctionnel de Dreux ; voici le fait :

» Un propriétaire de notre ville allant ces jours derniers chasser sur sa propriété du bois d'O., aperçut à l'extrémité un individu courant et tenant à la main un lièvre qu'il venait d'abattre d'un coup de fusil. Notre propriétaire, ayant fait un détour, rejoignit bientôt l'homme au lièvre sur une propriété voisine, et là il reconnut son garde-chasse. Après quelques pourparlers, le propriétaire crut devoir déclarer procès-verbal à ce garde peu scrupuleux ; de son côté, celui-ci déclara procès-verbal au propriétaire comme le trouvant armé d'un fusil sur la propriété d'autrui et dont notre garde chasseur avait aussi la garde.

» En attendant la solution de l'affaire, le lièvre a été déposé chez M. le maire de Saint-Maixme.

» On pense que le tribunal, pour trancher la question, condamnera le propriétaire et le garde à manger le lièvre ensemble. »

La presse française, et anglaise surtout, ont dit bien des choses sur le shah de Perse, lors de son passage en Europe ; une chose cependant n'aurait pas dû leur échapper, car elle est la plus originale, dit le *Courrier de Paris* :

Le shah est l'auteur d'une Mappemonde, divisée en deux grandes régions, subdivisées à leur tour en départements et arrondissements.

La première région, comprend la société ; La seconde, le vice.

La société est bornée au nord par le lac de Joie, au sud par la Religion, à l'ouest par la confiance en Dieu. Ses principales subdivisions sont : la Douceur, le Commerce, l'Accomplissement du devoir, la Sécurité, la Protection, la Vertu récompensée, etc., etc.

Le vice a pour bornes : au nord, la chaîne des montagnes du Devoir, qui le séparent de la société ; à l'est, l'océan de la Tristesse ; à l'ouest, la Société et la Justice ; au sud, la mer de l'Envie et de l'Infamie. La région du Vice est subdivisée en sept départements : l'Orgueil, l'Avare, etc., subdivisés à leur tour en arrondissements qui sont : l'Insensibilité, l'Avidité, la Médisance, la Jalousie, la Perfidie... le Baigne, l'Echafaud, le lac de la Mort!!!

Nous avons vu cette Mappemonde, nous pouvons en garantir l'authenticité.

UN DRAME DANS L'ARKANSAS.

Une famille nombreuse du nom de Wathen demeurait depuis plusieurs années dans le comté de Spencer. Un garçon nommé Nathan faisait partie de cette famille. Il se maria très-jeune, mais cette union ne fut pas heureuse. Au bout de peu de temps, la femme, qui avait pour père M. Kaiser Hughes, demanda et obtint le divorce.

Nathan Wathen transporta alors ses pénates dans les environs de Paducah (Kentucky). Il s'associa dans une entreprise avec le frère de sa femme divorcée.

Ce fut dans ce temps-là qu'éclata la guerre de la sécession. Les troupes fédérales occupèrent Paducah.

Cette circonstance fournit à Wathen l'occasion de faire fortune. Il s'associa avec un homme bien connu dans la localité, M. John Harrilson, mais ils ne furent pas longtemps d'accord. Wathen chercha querelle à son associé et le tua.

Harrilson laissait une femme et un enfant âgé de sept ans. Wathen se hâta de quitter le pays et alla se réfugier à Arkadelphia.

Le jeune Harrilson n'avait jamais oublié l'horrible scène de l'assassinat de son père. A mesure qu'il grandissait, les idées de vengeance pénétraient de plus en plus dans son esprit.

Le premier jour de juillet dernier, pour donner un autre cours à ses idées, il fit ses adieux à sa mère en lui disant qu'il allait chercher fortune ailleurs. Le destin voulut qu'il choisit Arkadelphia pour lieu de résidence. Il ne tarda pas à s'y faire des amis et à trouver de l'ouvrage.

Peu de temps après son arrivée, Harrilson raconta un soir, à un de ses amis, les détails de l'assassinat de son père, et lui fit connaître le nom du meurtrier.

— Nathan Wathen ! s'écria soudain cet ami, mais cet homme habite cette ville, et je le connais fort bien.

— Dans ce cas, répondit le jeune Harrilson, je saurai bien le trouver et venger la mort de mon père.

Ces paroles parvinrent aux oreilles de Wathen, et il se tint sur ses gardes.

Le 29 juillet, les deux ennemis se rencontrèrent dans une boutique. Aussitôt Wathen s'élança dans la rue et s'y empara d'un pavé, qu'il jeta à la tête d'Harrilson. Celui-ci évita le coup, puis, sortant le revolver dont il était armé, il fit feu sur son agresseur. La balle lui traversa la poitrine, et Wathen s'affaissa aussitôt. Comme Harrilson s'approchait pour tirer sur son ennemi :

— Ne tirez plus, murmura le mourant ; vous m'avez tué, et je veux que vous m'accordiez le pardon de la mort de votre père.

— Je vous pardonne, répondit Harrilson, mais Dieu vous pardonnera-t-il ?

Wathen fit un léger mouvement et expira.

Harrilson est allé aussitôt se constituer prisonnier. Il vient d'être acquitté par le jury.

Alia, jacté est !
En 1873, comme en 65 et 66, le choléra visitera nos villes de France ; aujourd'hui comme alors nos administrations seront prises au dépourvu et nos populations seront malheureusement décimées.

Ce que l'administration ne fait pas, il faut que l'initiative individuelle le fasse. Il faut que chacun soit son propre surveillant, son propre gardien. Que chacun s'occupe donc de son hygiène.

Voici les conseils que l'expérience, contrôlée par les médecins les plus compétents, permet de donner à tous ceux qui peuvent être menacés.

Premièrement, surveiller le régime ; éviter les fruits en général et les fruits non mûrs en particulier ; éviter aussi de prendre en grande quantité des boissons aqueuses, se garder des aliments indigestes, éviter, en un mot, tout ce qui peut occasionner à l'estomac un travail trop pénible et aux intestins un trop grand embarras.

Eviter toute cause d'indigestion et de diarrhée.

Malgré les discussions auxquelles le choléra a donné lieu au sein des Académies de Médecine, il est admis comme fait certain que le choléra est généralement précédé de diarrhée. Cette diarrhée, M. Jules Guérin, qui l'a le mieux observée et le premier fait admettre parmi les prodromes du choléra, l'a justement nommée *prémonitoire*. Elle est, en effet, un premier avertissement donné au malade et au médecin.

En temps d'épidémie cholérique, il faut donc absolument arrêter aussi promptement que possible toute diarrhée quelque légère qu'elle soit. Pour la combattre, le bismuth, le laudanum, l'opium, employés ensemble ou séparément, rendent journellement de grands services. Mais la préparation de bismuth qui réussit le mieux est sans contredit *l'hydrate de bismuth, la crème de bismuth* du docteur Quesneville. Cette préparation toujours identique, toujours préparée avec un grand soin par M. Quesneville, donne les meilleurs et les plus prompts résultats. On peut l'employer à dose élevée.

Il y a une autre médication que nous avons essayé de vulgariser en 1866, en l'appuyant sur l'expérience clinique. Elle a rendu des services à Amiens, à Paris, etc., elle en aurait rendu plus encore si elle eût été connue. Nous avons à cette époque, dans le *Mouvement médical*, enregistré les résultats observés par M. Bourneville à Amiens et signalés par M. le professeur Tardieu à Lariboisière, c'est la médication par le Guaco.

Ce que nous disions alors, nous le répétons aujourd'hui.

Pour combattre la diarrhée, les lavements à l'alcoolé de Guaco réussissent mieux que les autres lavements préconisés jusqu'ici. Pour modifier l'état du sujet à toutes les périodes de la maladie, la tisane de Guaco et son élixir, administrés concurremment avec les lavements à l'alcoolé, rendent des services sérieux et rapides.

Pendant les épidémies, les administrations ont sans doute de grands devoirs à remplir, mais les prescriptions de l'autorité n'ont de valeur que lorsque l'individu et la famille se sont soumis aux prescriptions de la science.

Sans doute l'autorité doit veiller à ce que les subsistances livrées au public soient de bonne qualité et réprimer l'harponisme spéculant sur la santé publique. Mais le public doit venir en aide à l'autorité en s'abstenant de consommer tel ou tel aliment qui, sans être malsain par lui-même, se trouve contre-indiqué par les circonstances.

Ainsi, qu'un fabricant de bière livre au public des quantités considérables de ce liquide mal réussi et remanié tant bien que mal pour le rendre potable, l'autorité n'a pas grand-chose à y voir, mais le public doit savoir, en temps de choléra, s'abstenir de toute espèce de bière. La meilleure ne vaut rien.

Si en temps ordinaire cette biisson peut rendre des services aux nourrices, il faut la leur interdire en temps de choléra. Elles doivent s'en abstenir.

La boisson qui convient le mieux durant ces épidémies, c'est, sans contredit, le vin pris modérément, additionné d'eau.

Ce qui convient encore, ainsi que l'a répété si souvent M. le professeur Bouchardat, c'est le café léger. L'eau, par le seul fait qu'elle a été chauffée jusqu'à l'ébullition, qu'elle a été filtrée à travers du marc de café, a perdu toutes les propriétés malsaines qu'elle pouvait avoir et acquis les propriétés toniques nécessaires pour combattre le génie épidémique du moment.

Les vêtements aussi doivent être l'objet de soins spéciaux. Il faut se couvrir modérément, afin d'éviter les sueurs trop abondantes, cause d'affaiblissement, et les refroidissements, qui, ralentissant les fonctions de la peau, peuvent surexciter les fonctions intestinales.

